

**« Une traversée littéraire, humaine, historique de l'Atlantique nord,
durant l'Antan WOBE »**

Le regard de Philippe CHARVEIN sur

CAPITAINE

Adrien BOSCH

Capitaine: le titre de ce roman d'Adrien BOSCH indique une fausse piste, mais aussi un programme. Il ne s'agit pas de la narration d'un vieux loup de mer qui évoquerait les risques et la saveur de ses périples ; mais du nom d'un paquebot : le « Capitaine-PAUL-LEMERLE ». Paquebot désigné selon le procédé de la personnification et qui a joué un rôle de première importance dans la mesure où il a permis à deux cent cinquante passagers de fuir la barbarie nazie ; parmi eux, un grand nombre d'intellectuels et d'artistes ; autant de personnalités qui, le temps d'une traversée particulièrement rude, dans des conditions de vie indignes, ont pu, toutefois, envisager la possibilité d'un nouveau départ, d'un espoir ; de vivre libres tout simplement.

Toute la charge émotionnelle de ce roman d'Adrien BOSCH est donc contenue dans ce titre laconique évoquant une destinée prise en main, un parcours à la fois maritime, personnel et collectif ; parcours de toutes ces trajectoires humaines se retrouvant sur ce navire ; affrontant les vagues déchaînées de toutes sortes : celles issues de la mer, en même temps que celles résultant des violences des hommes et de l'Histoire.

L'auteur, Adrien BOSCH, va donc jouer le rôle d'un alchimiste qui met, précisément, en relation toutes les pensées, les réflexions, les impulsions ; tous les sentiments d'une humanité cosmopolite, éclairée de brillants soleils : *Anna SEGHERS, Claude LEVI-STRAUSS, André BRETON, Wifredo LAM, Victor SERGE* et tant d'autres ; brillants soleils qui, d'une certaine manière, par leur fuite même, protègent et promeuvent la quintessence d'un pluralisme culturel au summum de son péril.

--UN DOCUMENTAIRE EN FORME DE MOSAÏQUES--

- a) Le récit d'une traversée dramatique de l'Atlantique. Traversée effectuée par les émigrés du deuxième conflit mondial.**

La lecture du roman d'Adrien BOSCH nous amène à voyager au gré des escales rythmant la traversée qui suit le reflux des populations hétérogènes vers le sud de la France. La première de ces escales se situe dans les *Pyrénées-Orientales*, comme l'indique la référence au « port de pêche de Cerbère » ; avec, en arrière-plan, l'Espagne « Au large de Port-Bou ». Le lecteur aura noté que les toponymes portent une allusion au chien qui garde les Enfers dans la mythologie grecque.

Cette première étape a ceci d'important qu'elle nous plonge d'emblée dans la tragédie collective qui se déroule en cet instant puisque le narrateur rappelle d'abord que cette région est perçue, par ceux qui fuient la barbarie, comme une possible porte de sortie vers la liberté. Un entonnoir dans lequel se presse une humanité disparate. Relevons les phrases suivantes : « A *Banyuls-sur-Mer*, les passeurs vous accompagnaient sur les crêtes, empruntaient des sentiers de contrebandiers à *Port-Vendres*, vous crevaient de fatigue au franchissement des cols escarpés et des pierriers. », « *De l'autre côté, on vous laissait espérer au poste-frontière de Port-Bou l'obtention d'un visa d'entrée en Espagne.* »

L'emploi de l'imparfait de l'indicatif, de même que celui du pronom personnel « vous » (prenant ici une valeur générale), font bien ressortir le trafic incessant, les mouvements permanents de ceux et celles qui fuient l'obscurantisme et la folie nazie ; prêts-prêtes à risquer leur vie. Dans ce mouvement permanent, force est de constater que le « Je » personnel et individuel est gommé, remplacé par un « on » général et collectif (« *on vous laissait espérer...* »). Remarquons, enfin, un propos hyperbolique particulièrement négatif « *crevaient de fatigue.* » Autant d'éléments qui permettent au narrateur de marquer la souffrance et la tragédie qui imprègnent cette région. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si des souvenirs douloureux s'imposent à la mémoire : « *La plupart retrouvaient un territoire dont ils avaient été bannis, qu'ils avaient quitté, après l'offensive de Catalogne deux ans plus tôt.* » Allusion au franquisme, allié de l'hitlérisme.

La géographie, nous le voyons, épouse la tragédie collective. Mais cette tragédie est également intime, en témoignent les agissements des agents vis-à-vis des personnes déjà confrontées à l'exil : « *A Marseille,*

les autorités portuaires avaient trié les Espagnols, en deux groupes distincts, les femmes et les hommes. » Plus loin, nous lisons : « *Un drame éclatait, les femmes refusaient de partir, les hommes criaient, des familles se déchiraient, on se promettait de se rejoindre de l'autre côté de l'océan, il fallait avancer... »*

Tout le drame personnel est contenu dans ces trois points de suspension : le voyage doit continuer, indépendamment des souffrances, des ressentis, des déchirures, des personnalités et de l'explosion des familles ; cette cellule de base de la société.

L'étape suivante est mentionnée par Victor SERGE lui-même : *Barcelone*. Nouvelle étape qui, comme la précédente, est liée à la tragédie intime et collective : le déracinement contraint, l'exil, la fuite, la débâcle générale. Victor SERGE, prenant momentanément la place du narrateur, consigne par exemple dans son carnet le propos suivant : « *Les Espagnols regardent, tendus. Pensée des vaincus. Prière mentale. C'est ici qu'il faut dire adieu à l'Europe en prenant l'engagement de revenir.* » Nous ne pouvons ne pas remarquer le rapprochement à la rime des adjectifs qualificatifs « tendus » et « vaincus » qui marque bien l'intuition d'une défaite. Défaite subie, certes, mais pas irréversible. Nous notons, en effet, que, derrière cette décomposition générale à laquelle est sensible le voyageur, s'ébauche, malgré tout, une sorte de résolution intérieure, avec, comme perspective, un retour possible vers l'Europe.

Valence, le golfe de Peñiscola constituèrent les autres étapes, mettant en évidence les personnalités de Wifredo LAM et d'Anna SEGHERS. Puis, il y eut l'Afrique du Nord (*Oran*) avec, en arrière-plan, le personnage d'Albert CAMUS dont le narrateur convoque ici le sens de l'Absurde. Ce furent ensuite les côtes algériennes, avec, en arrière-plan, le personnage de Claude LEVI-STRAUSS qui va devenir l'un des points de vue essentiels du récit. Succédant aux côtes algériennes, les *îles Chafarines*, au large des côtes marocaines. Le navire se trouva, ensuite, au large des îles du *Cap-Vert*, sorte de balise dans le parcours maritime. Puis, après de multiples fluctuations sur ce bateau de fortune armé à la hâte pour une improbable société cosmopolite, vint l'étape de la *Martinique* ; la *Martinique* qui était alors sous l'emprise de Vichy, et donc très peu hospitalière à l'égard des migrants.

Une autre escale fut celle de *Saint-Laurent-du Maroni*, en Guyane, où certains passagers débarquèrent pour suivre des destinées diverses et aléatoires. *Porto Rico* et le *Brésil* constituèrent aussi des escales. Une multitude d'étapes, nous le voyons bien (avec, vers la fin du roman, un aller-retour de la narration entre *Saint-Domingue*, *New York*, *Veracruz*) faisant bien ressortir la dureté de cette traversée, les multiples difficultés auxquelles ont été confrontés les passagers ; victimes des vexations, du racisme, de la lourdeur d'une administration tatillonne à l'excès, des calculs politiques de toutes sortes. Autant d'étapes qui, à chaque fois, présentent des obstacles et des doutes sur l'issue du « voyage » ; ce qui accentue le caractère dramatique du périple tragique des migrants lorsque ceux-ci voient toujours repoussée la perspective d'une vie libre et heureuse.

Ces étapes multiples peuvent se présenter aussi comme une narration épique dans la mesure où le déplacement collectif vers l'Amérique, ébauche un nouvel ordre du monde, un retour à l'essentiel. Ainsi, le récit d'Adrien BOSCH peut-il être rapproché de l'*Odyssée*, ce long poème d'HOMÈRE, narrant les aventures qui rythment le parcours d'*Ulysse* alors qu'il cherche à regagner son domicile après une longue période d'absence ; ce à quoi ne manque pas d'être sensible l'écrivaine Anna SEGHERS. C'est donc une nouvelle *Odyssée* que nous relate le narrateur ; une *Odyssée* moderne où les héros et héroïnes (intellectuels-intellectuelles, artistes, hommes d'affaires) veulent échapper à la folie qui cherche à les engloutir par tous les moyens.

b) Aux portes de l'enfer : le témoignage des exilés (abaissement, humiliations).

Les vexations et les humiliations subies par les passagers du Capitaine-PAUL-LEMERLE sont nombreuses. L'épisode de l'escale à *Oran* en constitue un des exemples les plus marquants dans la mesure où « *seuls les Français* » y ont été autorisés à descendre ; premier exemple de discrimination ethnique qui, nous le savons, est un des articles du dogme nazi.

Le motif du « transatlantique », cette chaise longue du délasserment, devient le symbole des rivalités et des inégalités qui se recomposent dans un univers de concentration, de souffrances et de dénuement : « *Simple chaise de pont, en rotin sur les paquebots des Années folles, à assise de toile sur les plages des congés payés, son siège mutait à bord du PAUL-LEMERLE par la magie de la promiscuité et l'infamie des dortoirs en une authentique chambre à soi...* ». C'est pour nous l'occasion d'apprécier l'humour grinçant du narrateur, matérialisé par la gradation (de la simple « chaise », nous aboutissons à la « chambre ») et l'oxymore « la magie de la promiscuité ». Ces procédés marquent bien en effet ces conditions de vie contraires à la dignité et au bien-être des personnes.

La colère de Victor SERGE, contraint de rester à bord, est manifeste : « *Les Français descendent seuls, nous prisonniers à bord* », « *Nationalisme réactionnaire, réflexe de débilité. Sensation de captivité sur ce camp de concentration flottant, avec ses cales puantes. Absurdité d'un bateau immobile à l'abri dans un port* ». Ecriture condensée, allant à l'essentiel ; expression d'un regard lucide et indigné sur le sort réservé à une humanité contrainte de rester parquée sur un navire dégradant.

Les passagers contraints à l'exil sont confrontés aux aléas climatiques : « *On essuya une tempête, ce fut un avertissement. La benne était lourde et vieillotte, elle tanguait, les vagues se déversaient avec aisance, nettoyaient l'étable et rinçaient le pont* ». Quelques pages plus loin, il est question de la chaleur : « *La chaleur était telle que la journée, assommés, asséchés, évacués des cales et réfugiés sous les bâches pour ne pas rôtir, les passagers attendaient le soir, allongés sous la tente, s'abrutissaient, seul remède à la lenteur, par une forme d'hibernation inversée, de sieste prolongée indéfiniment* ». Entre tempêtes terrifiantes et calme mortel, terreur et torpeur viennent se conjuguer dans cet état transitionnel, provisoire, de la survie. Sur ce pont du navire, le soleil est devenu un tyran, un oppresseur qui poursuit les émigrés-les émigrées dans leur fuite.

Les vexations et les humiliations subies par les passagers du Capitaine PAUL-LEMERLE, atteignent leur paroxysme lors de l'escale en Martinique où les autorités encerclent les passagers, comme si on les faisait prisonniers, ravivant ainsi d'emblée les traumatismes de la guerre. La dégradation morale trouve son point culminant dans la réclusion (momentanée certes, mais humiliante) de nombreux passagers dans le *Lazaret* de la *Pointe du Bout*, une ancienne léproserie située sur la commune des Trois Ilets. Les conditions matérielles y sont particulièrement scandaleuses et inhumaines, rappelant celles qui constituaient le quotidien à bord du bateau.

L'absence d'eau potable en quantité suffisante, confirme bien le mépris pour la vie ; une volonté réelle, chez les autorités, de briser l'élan vital de ces personnes fuyant la barbarie nazie.

La réflexion intérieure d'André BRETON, à cet égard, prend toute sa force dénonciatrice : « *Un camp de concentration en face de l'Amérique.* »

C) Un collage surréel de documents, de citations, d'inédits provenant des artistes et intellectuels-intellectuelles.

La force documentaire du récit d'Adrien BOSC tient, en bonne partie, à la mise au jour des documents qui mettent en situation concrètes des personnalités telles que : BRETON, par exemple ; le « pape du surréalisme » qui, sous la plume du narrateur, est confronté au prosaïsme de l'Histoire ; aux réalités les plus triviales. Quant aux carnets de Victor SERGE, ce révolutionnaire communiste, ils révèlent les méandres et la complexité du militant à l'épreuve de l'exil. Le militant qui, en effet, laisse la place à l'homme déchiré par « l'éloignement de Laurette », la femme qui occupe ses pensées. L'homme qui doute parfois de la réussite du combat entrepris contre l'obscurantisme, tant celui-ci semble avoir gagné en audience.

Les personnalités les plus éminentes, deviennent plus humaines dans cette sorte de Carnet de bord qui crée un effet de loupe sur de menus événements. Ainsi en est-il de Claude LEVI-STRAUSS qui, dans la lettre qu'il adresse à sa famille et ses proches restés en

Europe, évoque l' « anniversaire de mariage » de ses parents, de même que sa rencontre avec « un commandant Halphen » (probablement une connaissance de ces derniers) ; cela, sans oublier « tante Aline ».

Autant d'éléments qui font entendre la voix d'un homme saisi dans son intimité, sa vulnérabilité ; un homme désireux d'exister, d'assurer la pérennité de son souvenir.

Le récit d'Adrien BOSC nous permet d'entendre la voix de *Wifredo LAM* lorsqu'il témoigne du parcours qui a été le sien alors qu'il se trouvait en France à partir de l'année 1938. C'est l'occasion, pour lui, de revenir, notamment, sur sa rencontre avec *Pablo PICASSO* ; leur échange autour d'une sculpture africaine. Ce témoignage est d'autant plus capital qu'il permet d'entendre une autre voix ; celle d'un autre peintre : *PICASSO*, en l'occurrence ; ce qui nous permet d'apprécier la complicité qui s'est nouée d'emblée autour de ces deux artistes partageant une réflexion commune autour de l'identité, de l'autre.

--Capitaine : une allégorie du chaos et des rencontres aléatoires dans un monde qui s'effondre... et se refait--

L'autre ; l'autre, en effet, comme une possibilité, malgré tout, d'ébaucher un nouveau monde par le brassage des expériences et des sensibilités.

Capitaine, le récit d'Adrien BOSC, en effet, n'est pas uniquement un documentaire. Il est aussi une allégorie de ce monde que l'on appelle postmoderne et qui repose sur une inter culturalité créatrice. Adrien BOSC montre ainsi que Victor SERGE, l'un des protagonistes essentiels de ce récit, s'affranchit du diktat littéraire d'André BRETON et se plonge dans le maelström sociologique du bateau, en quête d'une nouvelle forme de la vérité. Relevons les lignes suivantes : « [...] et bientôt il s'écartait de Montparnasse et de son activisme de café du commerce et s'en allait traîner plutôt son air prostré à la Villette, sur le pont avant, participait aux débats spontanés qui rassemblaient les Allemands proscrits, les Espagnols et les Basques républicains, les Russes de l'opposition communiste, les Polonais- il passait, en un sens, d'un escalier l'autre, de la Sorbonne du ciel au

Komintern des mers où les controverses faisaient autrement rage [...] Parfois, il s'arrêtait place Rosa-Luxembourg... » C'est précisément au cours de l'une de ses marches qu'il rencontrera un Russe comme lui ; se trouvant dans la même situation que lui : Jacques DAVIDOFF. (Le nom « DAVIDOFF » qui, des années plus tard, sera celui d'une célèbre entreprise spécialisée dans le luxe avec, comme produit phare, le cigare).

La démarche de Victor SERGE est comparable à celle de Germaine KRULL, la célèbre photographe allemande qui a à cœur de saisir les scènes les plus parlantes de ce microcosme éclaté. Revenons à l'escale d'Oran : la rencontre de CAMUS avec les passagers de ce bateau en exil, a-t-elle réellement eu lieu ? S'agit-il, au contraire, d'une trouvaille du narrateur, destinée à éclairer le sens de l'Absurde dans cette tragédie moderne ? Bien réel, par contre, l'échange retranscrit par BOSC entre LEVI-STRAUSS et BRETON sur le statut de l'œuvre d'art ; laquelle œuvre d'art dépasse le simple document en lui donnant sa dimension littéraire : éternel débat, réactualisé ici, sur ce petit cénacle flottant qu'est le Capitaine-PAUL LEMERLE.

--Quelques bribes de la destinée de personnes exemplaires--

Sur le Capitaine-PAUL-LEMERLE, se trouvent, nous l'avons vu, les personnalités les plus diverses, les plus remarquables ; intellectuels-intellectuelles, artistes, hommes d'affaires, hommes et femmes de sciences. L'espace réduit du bateau crée, il est vrai, un effet de proximité, presque de familiarité, avec des personnes dont les noms étaient déjà célèbres ou le deviendront. Evoquons, à ce propos, trois exemples parmi les plus représentatifs, en dehors de ceux que nous avons déjà mentionnés (Claude LEVI-STRAUSS, André BRETON, Victor SERGE) : Germaine KRULL, Anna SEGHERS et Wifredo LAM. Une photographe, une écrivaine et un artiste-peintre. Trois personnalités symbolisant l'art dans sa diversité ; ses exigences ; son combat en faveur de l'individu et des valeurs.

La marche de Germaine KRULL au long des entreponts et des coursives (marche qui rappelle celle de Victor SERGE) lui offre des

vues inédites, comme par effet de loupe, sur une humanité composite, fascinante ; une humanité défaite, obligée de fuir pour survivre : « *Il suffisait de passer d'une échelle à l'autre du bateau pour traverser l'Europe, de croiser bourgeois déclassés, intellectuels décadents, artistes dégénérés, des inconnus porteurs de l'histoire d'un peuple ; une concentration unique en un lieu clos des forces de l'agonie, de ce que l'on nomme énergie du désespoir* ». Il faut donc redonner son visage à cette humanité en déroute ; de là ces nombreuses photos ; ces nombreux instantanés pour saisir des traits, des gestes, des expressions... photographier de manière frénétique afin de préserver un souvenir, un élan vital : tel est l'objectif que se fixe Germaine KRULL à l'affût du moindre soubresaut de vie.

C'est toute la personnalité même de Germaine KRULL qui se manifeste à travers l'acte de photographier : acte de témoignage, mais aussi de résistance ; traduisant un attachement à la liberté.

La lecture des pages consacrées à Germaine KRULL, nous révèle paradoxalement que cette traversée dramatique de l'Atlantique, fut, pour elle, comme une manifestation de ce qui la caractérisait au plus intime de son être.

Anna SEGHERS* écrivaine allemande, auteure de "*La Septième Croix*"(1942) incarne, plus que tout autre, l'espoir qui naît du désespoir ; la liberté qui resurgit là même où les masses sont asservies. Pour elle, le dernier mot ne sera jamais pour la barbarie et l'obscurantisme. Son roman illustre cette philosophie du désespoir sublimé. *La Septième Croix* est celle d'un survivant d'un camp de concentration ; un survivant qui parvient à s'évader de celui-ci alors que ses camarades et complices (les six autres) ont été rattrapés et crucifiés. Cette Septième Croix, sans crucifié, sans victime, représente donc le vide salvateur, d'où peut surgir un monde renouvelé.

Quand il parle de Wifredo LAM, le narrateur fait le choix de le décontextualiser du bateau pour évoquer son parcours, tout en ruptures et en rencontres, un parcours « cubiste » en quelque sorte. Wifredo LAM, en effet, dont la peinture surréaliste dépouille les apparences de leur illusion figurative, a déjà connu une vie mouvementée avant son exil en Amérique. Nous découvrons, également, combien la rencontre avec PICASSO fut aussi décisive,

en témoignent ces lignes du récit évoquant le dialogue des deux peintres autour d'une sculpture africaine.

--L'escale de Martinique--

Le récit d'Adrien BOSC a ceci d'intéressant pour nous, martiniquais-martiniquaise qu'il nous plonge au cœur d'une Martinique ancienne ; la Martinique des années 40, confrontée au pouvoir de Vichy, symbolisé par l'Amiral ROBERT. Une Martinique confrontée à l'oppression politique, à la suppression des libertés et aux privations économiques. Mais une Martinique également résistante, désireuse, malgré tout, de protéger son élan vital, sa spécificité, son être même. Nous ne pouvons, dans cette optique, passer sous silence cette « réclame du 18 avril 1941 parue dans le courrier des Antilles Fort-de-France » et exposée à la page 188.

Un aspect stylistique mérite d'être mentionné : aux trois entrées négatives dont est responsable le pouvoir de Vichy « Absence de véritable culture », « mercantilisme de l'esprit de la conscience », « infériorité créatrice », s'opposent les trois entrées bénéfiques résumant la ligne de conduite de la Revue trimestrielle « TROPICQUES » et dont le directeur est Aimé CESAIRE : lutter « contre le Paupérisme Intellectuel » ; « contre le Mépris des couleurs de vie » ; « contre le Parasitisme Artistique ». Quelques lignes suffisent donc, en effet, à évoquer la lutte de l'intelligence et de la culture contre l'obscurantisme politique.

Associée à cette réclame en date du 18 avril 1941, nous trouvons également la réponse que le couple CESAIRE et ses amis intellectuels ont apportée à l'interdiction de publication frappant leur revue. Une réponse condensée, dénuée de tout emportement, revendiquant simplement une manière d'être.

Un épisode particulier mérite d'être évoqué : celui de la marche qui réunit le couple CESAIRE (Aimé et Suzanne) et des passagers du bateau, devenus finalement des amis proches** : Helena HOLZER et Wifredo LAM, Jacqueline LAMBA et André BRETON, André et Rose MASSON. Une marche « au gouffre d'Absalon », sur les hauteurs de Fort-de-France (à Balata) avec, en arrière-plan, une vue saisissante sur la baie et les pitons du Carbet. Une marche au cœur d'une nature

particulièrement riche et vivante, bouleversant même les repères des deux artistes surréalistes que sont MASSON et BRETON : « MASSON et BRETON se dirent qu'ici *la nature imitait l'art, doublait les jungles du Douanier, damait le pion à l'imaginaire surréaliste* ». La forêt martiniquaise (*cette jungle luxuriante et inextricable*) s'impose à travers toute son injonction tropicale ; toute la pulsation intime qui la caractérise, offrant ainsi une réponse, un idéal à ces hommes et femmes déracinés-déracinées. Il est intéressant de noter à ce propos que Wifredo LAM est précisément traversé par une sorte d'intuition supérieure concernant l'un de ses futurs tableaux ; lequel s'intitulera... « La Jungle » justement. La forêt martiniquaise s'adresse donc aux humains qui viennent à sa rencontre, leur insufflant l'intuition de la vie dans toute sa violence ; la vie qui « explose », peut-être à l'instar des fulgurances de la poésie de la Négritude, cherchant, elle aussi, à détruire les carcans et les entraves pour que l'individu retrouve la pleine conscience de lui-même et de ses possibilités.

**--Philippe CHARVEIN, professeur de Lettres modernes
au collège Le Carbet--**

***Anna SEGHERS s'est entretenue avec Aimé CESAIRE, qu'elle a rencontré en août 1948 à Wrocław, au Congrès mondial des intellectuels pour la paix, et revu à Paris. CESAIRE lui a fourni, sur la question coloniale et la notion de Négritude, des lectures qu'elle a poursuivies à la Bibliothèque Nationale. Anna SEGHERS est l'auteure d'un recueil de trois nouvelles « HISTOIRE DES CARAÏBES » dont "Les Noces d'Haïti" "Rétablissement de l'esclavage en Guadeloupe" et "La Lumière sur le gîbet".**

Sources : Hélène ROUSSEL, Bruno MEUR, et Pierre RADVANYI dans *Allemagne d'aujourd'hui* 2015/1 (N°211)

****Des amitiés naissent au cours de longues promenades dans cette île à la végétation saisissante et aux « hommes plantes ». BRETON, MASSON, CESAIRE et Suzanne, Wilfredo LAM et Hélène vont se découvrir une amitié où coulent l'encre et la peinture. Le jeune CESAIRE écrira « Si je suis ce que je suis, je crois que c'est en grande partie à cause de BRETON (...) une sorte d'immense raccourci pour me trouver moi-même. » André BRETON écrit le recueil *Martinique charmeuse de serpents* et André MASSON réalise une série de dessins pour illustrer le texte. Wifredo LAM au pied d'un grand fromager étend une longue feuille près du gouffre d'Absalon.**

Sources : *Le destin des lettres françaises "La traversée du Capitaine PAUL-LEMERLE"*
Un récit documentaire par Nedjma BOUAKRA 09/12/2018 France Culture